

4 ème FORUM VIOLENCES Genève 2009, 8 octobre 2009 Et si l'on parlait différemment de la violence domestique?

Déconstruction des idées reçues sur la violence: Une alternative à la violence.

Fabienne Kuenzli

Et si l'on parlait de la violence différemment. C'est le thème du jour... une invitation que je vous propose d'expérimenter.

Quelle différence le fait de parler ici et maintenant du phénomène de la violence du comment et du pourquoi fera une différence demain sur votre lieu de travail, dans vos communautés, dans votre cité, vos interactions, dans votre engagement, dans votre quotidien ?

Il faut bien nous l'avouer la question de la pragma demeure. Déconstruire signifie après le souvent qualifié d'obscur Jacques Derrida, analyser le langage pour en observer les effets sur le champ. Et c'est précisément mon propos aujourd'hui et exactement où le discours pourrait rencontrer la pratique. Déconstruire la violence, c'est observer d'abord avec curiosité et intérêt le langage que je tiens sur la violence, un langage qui peut être souvent polarisant, souvent dépourvu d'espoir et comment m'entraîner à tenir d'autres discours, me poser d'autres questions plus ouvertes, plus engageantes, suscitant des espaces où l'on respire un peu plus librement, des possibilités, infimes peut-être, gouttes d'eau dans l'océan, sûrement. Déconstruire les idées reçues sur la violence c'est ultimement une invitation à me réengager, me positionner dans l'interaction humaine, de manière à limiter l'influence de la violence, moment par moment.

Quand on dit une conférence sur la violence on ressent vite le poids de la tâche herculéenne. Depuis l'histoire de l'homme la violence existe alors comment pourrait-on plausiblement réinventer la roue ? En est-il même question ? Je serais satisfaite si au terme de mon propos, certaines des questions posées sur la violence retiennent votre attention. Comme Erickson le suggérait déjà il y a 50 ans, les paroles parfois ont la vertu de semis qui peuvent des années après leur germination, prendre forme, évoluer et parfois se transformer en forêt où l'air est plus respirable ou les communautés se ressource plus paisibles. Quelle différence fait une différence ? J'aimerais aujourd'hui vous inviter à déconstruire les explications de la violence et observer en quoi certaines explications peuvent être

plus ou moins utiles, pire encore dans certains cas risquer de perpétuer le processus de la violence.

J'explique pourquoi en tant que psychothérapeute tournée vers l'efficacité, le soin, la recherche d'un changement, la recherche de la causalité me paraît peu utile. Je m'attacherai aussi à répondre aux questions suivantes:

A quoi sert une explication causale de la violence?

Que renforce-t-elle?

Qu'encourage-t-elle

Qu'apporte-elle ?

Que soutient-elle ?

Que prévient-elle ?

Qu'empêche-t-elle?

Le monde "psy" véhicule souvent l'idée l'on peut déceler les causes de notre comportement et dans un second temps se sentir mieux. Comme s'il y avait un lien inductif, je comprends *donc* je vais mieux. Ce dogme est basé sur une croyance en une causalité linéaire, unidirectionnelle qui va du passé au présent. Permettez-moi une remarque hérétique : **ni** dans ma propre expérience, **ni** avec mes patients n'ai-je jamais eu la chance de constater l'effet magique attendu. Mais peu importe mon aveuglement personnel.

Chaque point de vue est influencé par des idées ou des *a priori* qui transforment et modifient notre compréhension de la réalité. Ma position comme clinicienne, comme psychothérapeute n'est pas neutre. J'influence tout système humain que j'ai le privilège d'approcher et suis transformé par celui-ci. Les idées socio-constructivistes dont je me réclame mettent en évidence la nature relationnelle et génératrice du langage. Le langage crée des possibilités, des ouvertures. Penser par exemple la violence et la dire, la médiatiser, c'est aussi courir le risque de penser la violence en terme stable, risquer de laisser à la violence une plus longue viabilité que celle que l'on aimerait lui laisser.

Le langage peut créer d'autres réalités thérapeutiques. Il a le potentiel de transformer et de changer. Il est aussi vaste et infini en variété et en expression, que les personnes qui l'utilisent. Je vous invite à tester pour vous-même, chers collègues, l'utilisation précise du langage autour de l'influence de la violence.

Le langage devient un instrument qui invite à limiter l'influence de la violence. J'évite dans mon langage les mots de "***l'homme violent***" ou la "***victime***", mais toujours "***l'homme ayant recours à la violence***" ou "***la femme victime de violence***". Ces distinctions langagières sont essentielles dans ce qu'elles représentent. Elles séparent la personne de son action. Ce langage là

induit ainsi l'invitation au changement. L'homme est plus qu'un homme ayant recours à la violence, la femme plus qu'une victime. Le vocabulaire des déficits psychologiques prévient souvent un changement.

Différentes définitions, différent choix langagier peuvent parfois ouvrir des portes inattendues, inviter les gens à se comporter différemment, de manière moins saturée, moins problématiques.

Autant le langage peut générer des possibilités, offrir des opportunités, autant le langage peut contaminer, saturer.

Le langage sur soi, celui que l'on a à propos de l'autre, celui que l'on dit à l'autre. Penser l'homme "violent" ou la femme "victime", c'est penser l'être en terme stable, statique et définitifs. C'est *implicitement* peut-être influencer un demain plus sombre, plus noir qu'il ne pourrait l'être.

Les théories systémiques proposent des constructions différentes du problème. Le problème n'est plus basé sur une explication causale, linéaire du type: "Si A...alors B". Il n'y a pas d'explications "*vraies*" de la violence. Seules demeurent des constructions subjectives, créées par l'observateur en relation avec son contexte social. Aucune explication n'est *plus* vraie ou *plus* juste qu'une autre, certaines siéent mieux au contexte que d'autres. Certaines sont plus utiles aux clients que d'autres.

Je propose une alternative à l'explication causale, m'inspirant de la théorie des limites de Bateson et du travail de White. Il est plus utile de considérer ce qui empêche un problème d'être résolu ou dissout (l'intérêt et l'attention sont portés sur les contraintes ou les limitations), plutôt que d'où provient un problème.

Bateson prônait qu'une explication "négative" (ou en mouvement) d'un événement est préférable à une explication "positive" ou statique. Le terme "négatif" n'est pas à prendre dans son sens courant. Au contraire, pour Bateson, une explication négative est préférable à une explication positive en ce qu'elle offre une ouverture. Une explication négative est la suivante: *Les événements se produisent, parce qu'ils sont limités d'aller dans d'autres directions*. Appliqué à la violence, on trouve la proposition négative suivante: "Julien frappe, parce qu'il n'a pas essayé de communiquer autrement avec Sylvie".

L'explication non-systémique (explication positive ou statique) est du type: "*Les événements arrivent, parce qu'une puissance intérieure à l'homme (une motivation ou une pulsion) pousse l'individu à agir de cette façon*". Appliquée à la violence, une explication positive est du type: "*Julien frappe parce qu'il a toujours été violent, Julien frappe parce qu'il est rempli de colère*".

Soulignons qu'une explication non-systémique et dangereuse serait: "*Julien frappe, parce que Sylvie l'a provoquée*". Elle est non-systémique, parce qu'elle localise la cause du comportement à l'intérieur de l'autre, plutôt que de l'attribuer,

par exemple, au cœur de la relation. Elle rejette la responsabilité de l'action violente sur la victime, ce qui rend l'explication dangereuse. Cette explication usitée induit une causalité linéaire, déplacée chez l'autre.

Elle tend à justifier un comportement abusif et diminuer une prise de responsabilité, en rejetant la faute sur la personne qui subit l'acte de violence. Il n'est pas exclu que la personne subissant l'acte violent ait provoqué, mais cela ne justifie en rien la violence perpétuée sur le partenaire.

Une explication négative nous paraît souvent utile. Elle est utile en ce qu'elle génère du mouvement. Elle invite une possibilité de changement. On l'entend à l'énoncé: "

- ✓ *Qu'est-ce qui empêche Julien d'agir différemment?"*
- ✓ Comment Julien pourrait-il agir ou réagir différemment?
- ✓ Qui serait le moins surpris de le voir agir différemment ?
- ✓ Qui serait le moins surpris de la voir agir différemment ?
- ✓ Qui en serait le plus surpris ?

- ✓ *Si au moment où son poing allait cogner serrer la gorge de sa femme et frapper, le poing de Marc s'était soudain ouvert, délié, que se serait-il passé, qu'aurait-il pu faire de différent ?*
- ✓ *S'il avait pu choisir de dire quelque chose à ce moment, qu'est-ce qu'il aurait dit, pensé ?*
- ✓ *Qu'aimerait-il que son geste dise sur lui ?*
- ✓ Si Julien ne frappait pas Sylvie, que ferait-il de différent?
- ✓ *Quelle différence aurait fait cette différence ?*
- ✓ Qu'est-ce qui serait différent dans la vie de Julien et de Sylvie, s'il n'y avait pas de violence? *Qu'aurait-il à la place de la violence ?*

Il y a aussi une question qui nous semble aussi fondamentale que troublante qui adresse naturellement et suscite la limite de l'autre, qui n'est souvent pas là où on le souhaiterait, mais qui existe bel et bien. Cette question pourrait être :

- ✓ ***A ce moment précis quand le regard de votre femme vous a parut suppliant... pourquoi avez-vous choisi d'arrêter de frapper, d'arrêter de serrer son cou?***
- ✓ ***Pourquoi avez-vous arrêté à ce moment là ?***

Ces questions sous-entendent une position de curiosité de la part de l'intervenant. Qu'est-ce qui empêche la personne d'agir différemment ? Qu'est-ce qui l'empêche de trouver des alternatives à la violence du moment ?

Que devrait-il se passer de différent ?

Ces questions invitent l'autre à un mouvement, à une prise de responsabilité. L'explication négative empêche l'accès à l'explication causale.

Au travers la littérature sur la violence, nous avons répertorié une bonne dizaine d'explication causales de la violence. Elles prennent souvent comme déclencheur de violence des causes externes à l'individu telles que: le stress, la paupérisation, une constitution psychologique, de multiples trauma. Les théories qui expliquent la violence pourraient être représentées, schématiquement, par des cercles concentriques successifs : allant des explications qui localisent les causes du comportement violent comme intérieure à la personne jusqu'à celle qui la localisent la plus à l'extérieur à la personne. Ces théories sont riches, elles reflètent l'énorme complexité du phénomène de la violence. Elles sont une inspiration et des fondations pour une réflexion.

La position de déconstruction, nous engage à être curieux, rebelle parfois eu égard à ces théories non iconoclaste. La déconstruction nous invite à regarder, explorer l'effet que les théories proposées peuvent avoir sur nos pratiques, sur nos positionnement en tant que clinicien, intervenant sociaux, acteurs dans le champ de la santé, enseignant ou simplement acteur social. Les contraintes du temps ne me permettent pas aujourd'hui d'explorer en détail chacune de ces explications, mais vous pourrez au besoin ou à l'envie vous référer à l'article original.

Regardons de plus près deux de ces théories.

La théorie de la violence par la santé mentale. "Il est fou, c'est pour cela qu'il a agit comment ça". Cette explication causale de la violence est largement utilisée. Les femmes subissant la violence domestique l'expliquent souvent par la folie de leur conjoint. Cette explication propose comme *cause* du comportement un désordre psychiatrique. Cette explication de la violence par la maladie mentale est alléchante par sa simplicité. Elle est de type causal. Si A existe (désordre psychologique) alors B arrive (violence).

Dans les recherches sur la violence, on trouve des thèmes récurrents pour définir la nature de la personne qui agit violemment: une très faible estime de soi, un sentiment de manque de confiance en soi, un sentiment d'être inadéquat, un sentiment d'infériorité, un sentiment d'insuffisance par rapport à l'identité de mâle,

une compréhension rigide du rôle masculin et féminin, ainsi que du rôle de parent(s), des attentes très élevées voire irréalistes par rapport à leur partenaire et à leurs enfants, une dépendance émotionnelle (manifestée par de la jalousie, des peurs d'abandon ...). Les gens qui agissent violemment sont décrits comme se sentant constamment menacé et trahis.

Ils ont l'expérience d'autrui comme des gens qui leur veulent du mal. Ils sont très critiques vis-à-vis d'autrui. Les recherches montrent que les personnes qui ont recours à la violence sont enclin à minimiser l'importance de leur abus et à projeter la faute sur l'autre. Ils sont présentés dans la littérature comme ayant deux personnalités du type "Dr. Jekyll et Mister Hide".

Toutefois, si l'on réunit ces descriptions en un "profil de personnalité" et que l'on utilise ce dernier comme modèle explicatif de l'abus, ces caractéristiques deviennent tautologiques. Ce modèle **explicatif ne fournit pas d'alternative à la violence**. Elles manquent l'explication centrale qui est (sous-tendues par maintes recherches et statistiques) pourquoi les êtres agissant violemment le font dans un certain contexte seulement.

La théorie de la désinhibition) explique le recours à la violence facilitée par une substance altérant l'état de conscience: "J'étais ivre mort, je ne savais plus ce que je faisais, je n'aurai jamais fait cela à jeun." Ces explications ont gagné du gallon dans la littérature. Ces problèmes sont co-morbides, non inductifs. L'alcool *et* la violence, et non pas l'alcool *cause* la violence.

Le participant avertit s'étonnera de ne voir nulle part mentionné le nom de Léonore Walker. La formalisation qu'elle fait de la violence est une explication dynamique, fonctionnelle (et non pas causale). Walker a construit sa théorie, sur la base de quelque mille interviews de femmes ayant subi la violence conjugale. Elles ont toutes décrit des similarités dans le processus de la violence. Son explication de la violence fonctionne selon un cycle avec trois phases distinctes (tension, épisodes violent, "lune de miel"). Walker n'explique pas le "pourquoi" de la violence.

Elle explique "comment" la violence s'installe, s'intensifie et se perpétue. Ce modèle explique pourquoi, il est si difficile de se sortir de la violence. Cette explication fonctionnelle est plausible aussi de part son application clinique. Quand je mentionne, dans ma pratique, l'explication fonctionnelle de Walker à des femmes victimes de violences. Je reçois, à peu près chaque fois, la même réponse."Comment avez-vous su?"

C'est exactement ce que je vis à la maison ? C'est qui cette Madame Walker ?

A plusieurs points de vue la théorie fonctionnelle de Walker sur la violence simule certaines théories sur l'addiction. Ce parallèle rend cette théorie extrêmement intéressante. L'indice de co-morbidité est élevé entre alcoolisme addiction et violence. Walker montre à quel point, comme dans l'addiction, il est difficile de se sortir de ces transactions violentes. Pour la femme, c'est une des choses les plus

difficiles au monde que de partir. L'abus a quasi éliminé toute la confiance que la femme avait en elle. La femme, comme l'homme, devient dépendant de ce cercle addictif qu'est la violence. Dépendant de cet instant de plus en plus rare et de plus en plus court, qu'est la lune de miel (comparable au "high" de l'addiction). Ce cercle de la violence est un cercle vicieux. Les épisodes violents augmentent en intensité et en fréquence au cours du temps.

Les prisonniers de la violence sont bloqués dans cette spirale infernale.

De notre point de vue les explications du phénomène et de la genèse de la violence ne se jaugent pas en termes de juste ou de faux.

J'aimerais vous inviter à évaluer les théories de la violence, et celles explicites ou implicites que vous pouvez avoir. Je propose des questions comme critères d'évaluation:

- ✓ L'explication proposée est-elle à même d'accompagner nos clients vers l'autonomie ou la prise de responsabilité?
- ✓ Quel est l'effet d'une théorie choisie sur nos clients?
- ✓ Quelle est l'effet d'une théorie choisie sur mon positionnement en tant qu'intervenant (mon discours intérieur)?
- ✓ L'explication aide-t-elle nos clients à agir de façon non-violente, à refuser l'invitation de la violence?
- ✓ L'explication choisie aide-t-elle la personne agissant violemment à trouver une alternative à la violence?
- ✓ L'explication choisie permet-elle, favorise-elle ou induit-elle un mouvement?

Les explications utiles offrent des solutions ou des alternatives à la violence. Elles sont:

- **Celles qui invitent l'auteur de violence à agir ou à réagir différemment.**
- **Celles qui incitent la personne qui a recours à la violence à reconnaître et à prendre responsabilité pour ce qu'il a fait et à agir différemment.**
- **Celles qui invitent la personne subissant la violence soit à se sortir d'une telle relation, soit à y mettre des limites claires et efficaces.**

La réflexivité est la pierre angulaire de mon postulat sur la violence. C'est la réflexivité qui invite à un constant questionnement des théories et de leurs effets. Cette réflexivité qui permettra à l'homme qui a recours à la violence de se rendre compte qu'il a d'autres choix. La même réflexivité encore qui permettra à la femme victime de violence de se regarder vivre et de juger sa situation à telle point inacceptable et intolérable qu'elle décidera de s'en sortir, à n'importe quel prix.

Au travers des explications causales et linéaires de la violence, la personne qui a recours à la violence est souvent clivée comme victime ou comme bourreau, ou les deux à la fois. La personne qui perpétue la violence est vue comme n'ayant que peu d'emprise sur la violence. De peu d'emprise à peu de responsabilité, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Une position victimaire est induite chez la personne ayant recours à la violence, comme chez celle subissant la violence.

Dans bien des cas, l'explication causale induit dans son énoncé, qui est coupable et qui est victime. Cette attribution causale peut, dans certains cas, induire des effets "pervers".

J'aimerais avec vous aujourd'hui examiner l'effet de cette attribution causale sur la personne qui subit ou qui inflige l'acte violent, sur les relations, et sur la violence elle-même.

Le recours à ces explications peut encourager chez l'homme, comme chez la femme, des solutions peu utiles. Dans l'explication causale linéaire, la personne qui a recours à la violence n'a que peu de liberté d'agir ou de réagir à ce nouveau statut de victime. Victime de son mal ou victime de son passé, le bourreau devient alors victime et perd la capacité d'agir ou de réagir différemment.

La recherche d'une explication causale peut être limitative voire dommageable, lorsqu'elle sert à soulager ou à excuser l'agresseur de son acte violent. Le risque est que le besoin de "**se faire**" ou **d'être** pardonné dépasse la prise de responsabilité de ses agissements et l'effort pour agir différemment. Parallèlement, les femmes victimes de violence peuvent tomber dans le même travers. Leur cheminement sera motivée par l'inévitable: "pourquoi moi?". Cette question, on peut l'entendre à son simple énoncé tend à amplifier le processus victimaire. C'est bien là, le risque encouru par la recherche d'explication causale: amplifier le clivage entre bourreau et victime. La recherche de causalité pourrait, dans certains cas, empêcher les êtres souffrant des effets de la violence de découvrir des représentations (ou des histoires) différentes d'eux-mêmes, des représentations dépassant le rôle cloisonné du bourreau et de la victime.

Même si ces questions: "Pourquoi moi? Pourquoi ai-je subit cela? Pourquoi en suis-je arrivé là?" sont *inhérentes au processus de deuil*, lié au thème de la violence. Ces questions ont le désavantage d'induire, fréquemment, une responsabilité partagée: "Si je suis dans cette relation, ça n'est pas par hasard, je dois bien y être pour quelque chose, moi aussi." La personne victime de violence se convainc qu'elle y est "pour quelque chose" dans l'abus, l'idée peut prendre la forme de: "Je l'ai provoqué, je provoque de la violence chez lui "Puis, l'idée est souvent généralisée: "Je provoque de la violence chez presque tout le monde". Ces idées peuvent sur le long terme entraîner d'autres idées du type: "Je suis une mauvaise personne. Je ne mérite rien de mieux. Je ne suis pas aimable". On comprend aisément comment ces idées limitent la femme victime de violence de se sortir de

cette violence. Ces idées augmentent le statut de victime, en augmentant le sentiment de honte et de haine envers soi-même.

Ces idées n'aident pas la personne à changer, à partir, à s'en sortir.

Nous aimons les qualifier d'idées restrictives.

Il est important d'affirmer que la femme qui subit la violence a elle aussi des responsabilités: celle de partir quand il y a violence. Celle de protéger les enfants de l'exposition directe ou indirecte à la violence. Les enfants ne peuvent pas s'en sortir seuls.

Vu de l'extérieur on ne se rend pas bien compte de l'extrême difficulté de partir d'une relation violente. Pour un temps les femmes se mettent dans un plus grand danger. Le choix de partir implique souvent une péjoration dramatique de la situation de la femme sur le point de vue économique, social et psychologique. En se protégeant, les femmes victimes de violence protègent leurs enfants de la violence qu'ils subissent ou qu'ils observent. Dans bien des cas, elles empêchent la perpétuation de la violence pour des générations entières.

Le danger pour qui décide de centrer le dialogue sur l'explication causale est que, souvent, il s'ensuit pour le patient (client) une recherche de l'attribution d'un coupable. Si la violence est considérée comme une réponse au stress ou aux conflits, ces facteurs peuvent devenir, involontairement, les causes de l'abus. Il y a alors création d'une causalité linéaire, éthiquement inacceptable, du type: "Si je subis du stress, alors j'use de violence". De ce présumé à celui de la justification, il n'y a qu'un pas. Le glissement à une justification du type: "Je n'y peux rien si je suis violent, c'est à cause de ..." est facile à effectuer.

Comment aider? La place et le positionnement à choisir. Une alternative à la violence.

Les psychothérapeutes qui partent de l'idée de faire accepter la responsabilité auront probablement la malheureuse surprise de se retrouver nez à nez avec de la résistance. Ceux qui cherchent à comprendre comment et où l'idée (ou la représentation) de la violence est née (par un processus de déconstruction) risquent la possibilité parfois de créer un espace dialogique. Ce sera une invitation pour la personne sous l'emprise de la violence, de se raconter *autrement*, de se vivre autrement. Les psychothérapeutes auront peut-être la chance d'entrer avec leur patient dans une histoire alternative une histoire à découvrir ensemble, au fil de ces conversations que nous voulons thérapeutiques. Une histoire où la violence ne mène plus l'histoire, où la personne redevient peu à peu, l'auteur de sa vie.

Dans la dynamique de la violence, quant on sait à quel point les positions peuvent être rigidifiées et polarisées, il est essentiel de concentrer nos efforts à éviter cette résistance. L'écoute de l'explication du client (patient) est essentielle

pour qu'une relation thérapeutique prenne naissance. Ce ne sont pas forcément nos explications de la violence qui vont être utiles à notre client.

Il est central que l'histoire de chacun soit écoutée. Les femmes qui subissent la violence souffrent de ne pas avoir de voix. Les femmes souffrant des assauts de la violence se sentent souvent invisibles et seules au monde. Ecouter leur histoire et les laisser se raconter est aussi une façon de les laisser être. Il arrive fréquemment que pour mettre du sens sur le vécu, les personnes subissant des violences aient recours à la recherche de causalité. Nulle n'a besoin de démanteler cette causalité, si elle est utile pour la personne. Il faut prendre un soin extrême avant de décider de remettre en question l'attribution causale de l'autre. Cette démarche peut vite être perçue comme irrespectueuse.

Remettre en question les idées de l'autre peut prendre le parfum amer du jugement (non seulement vous souffrez, mais vous souffrez mal, vous ne comprenez pas votre propre situation).

Les personnes subissant le lourd fardeau de la violence ont besoin d'être comprises, écoutées, validées et accompagnées dans leur expérience, mais pas forcément d'être excusées.

Les psychothérapeutes ou accompagnants peuvent aussi devenir obnubilés par la recherche d'explications causales. Peut-être que l'acte violent est parfois à tel point intolérable, inaudible, indicible, ou la relation à la violence à tel point porteuse de désespoir qu'il faut y trouver une cause, comme pour la mettre à l'extérieur.

Ce faisant, nous pouvons, par inadvertance, inciter nos clients à s'intéresser à des modèles de causalité plutôt qu'à élaborer des solutions concrètes pour éviter la répétition de l'acte violent.

La théorie de la violence par les limites se base sur le présupposé suivant: tout être humain a la capacité de se comporter avec respect avec l'autre, sauf s'il en est empêché (par une limite, une contrainte). Les limites peuvent être des traditions, des habitudes, des croyances ou des idées qui influencent la façon dont l'être humain se représente le monde et lui-même. **Les contraintes ne causent pas le comportement abusif.** Elles influencent la vie d'un homme ou d'une femme et peuvent, momentanément, empêcher la personne de se réapproprier la responsabilité de ses actions. Elle ou il peut être capable d'entretenir avec ses proches une relation respectueuse et ouverte. Si une personne commet des actes violents, elle sera tentée de développer des idées contraignantes et non-utiles. Ces idées restreignent l'accès à la prise de responsabilité. Elles favoriseront l'attribution d'une causalité extérieure à la personne.

En Conclusion.

Il est essentiel de faire la distinction entre une explication causale et une limitation. Il y a une différence entre le fait de proposer des causes du comportement et de proposer à l'individu des facteurs qui peuvent empêcher (momentanément) la

personne de prendre responsabilité pour ses actes. Souvent, l'explication causale clive une dynamique déjà polarisée.

Il peut y avoir hélas une rupture entre **l'intention et l'effet**. Par l'utilisation de questions et la pratique de la réflexivité, je m'intéresse à comprendre ce qui a empêché la personne qui a recours à la violence de sortir de la violence et ce qui empêche la personne dans une transaction violente de s'en sortir.

L'acteur social influence et est influencé par les questions qu'il pose et qu'il se pose. Sa pensée est influencée non seulement par ses présupposés mais aussi, par certaines de ses formulations. La réflexivité permet une réévaluation de la situation, sans dureté, et sans menacer la perception actuelle de la personne, aux prises avec la violence.

Le saut proposé est important avec cette nouvelle fonction du langage nous pourrions transcender le « cogito ergo sum » (je pense donc je suis) de Descartes et aller vers ce que ce que Harry Goolishian courageusement proposait comme « nous parlons, donc je suis » (1988). Si l'on pouvait réellement assimiler ce changement nous ne serions plus jamais tout à fait les même.

Les effets de nos questions ne se matérialisent pas toujours au moment de l'entretien par une réaction immédiate du client. Certaines questions restent en gestation dans la tête de nos clients des heures, des jours, des semaines, des mois, parfois même des années. Mais quant elles créent un effet, ces sacrées questions... elles continuent de provoquer un effet.

Que nous le voulions ou non, en tant qu'acteur dans le champ social, le choix de nos *a priori* et nos intentions sont matérialisée par nos questions. Elles préfigurent, dans une large mesure la réponse et la réaction de nos clients. L'espace thérapeutique est une co-création. Notre propos est de tenter d'inviter au cœur de la violence des possibilités même ténues de penser différemment d'entrevoir d'autres possibilités, de donner la chance à d'autres actions, d'autres réponses. Devenir acteur engagé, répondant aux différentes transactions que nous pouvons observer, tel est notre défi au quotidien, un choix moment par moment auquel nous sommes invités.

Fabienne Kuenzli